
La Bible

dans les écoles du XII^e siècle

L'Écriture reste, au XII^e siècle, ce qu'elle n'avait jamais cessé d'être : la Parole de Dieu, la source de toute vérité, la fontaine jaillissante dont les eaux vives donnent à l'enseignement de l'Église sa vigueur, sa force et sa fécondité, le pain que l'Esprit-Saint distribue aux fidèles afin qu'ils s'en nourrissent et qu'ils en vivent. Tous ceux qui lisent, qui expliquent ou qui commentent l'Écriture conservent donc, à l'égard du texte sacré, cette attitude de respect et de docilité que la liturgie, la pratique de la *lectio divina* et celle de la *meditatio* leur avaient traditionnellement enseignée. Des tendances nouvelles cependant apparaissent. La renaissance spirituelle et l'esprit de réforme qui avaient marqué la seconde moitié du XI^e siècle, l'évolution de la société, celle de la pensée chrétienne et celle du sentiment religieux lui-même, sont à l'origine de comportements nouveaux. Les commentateurs, sans doute, ne renient pas les méthodes d'interprétation que les générations précédentes leur avaient transmises. Nombre d'entre eux expliquent pourtant l'Écriture, désormais, selon des techniques nouvelles ou dans un esprit nouveau. On en trouve d'abondants témoignages dans les commentaires ou les écrits d'inspiration biblique, si divers, mais si riches, si foisonnants, parfois si libres et si originaux, que nous ont laissés un Rupert de Deutz, un saint Bernard, un Gerhoch de Reichersberg, ou tant d'autres maîtres appartenant à l'ordre monastique ou à l'ordre canonial. Des changements d'attitude d'une autre nature se manifestent, cependant, chez les clercs appartenant au monde des écoles, et c'est l'histoire de cette évolution qu'il convient ici d'esquisser.

ECRITURE ET ÉCOLE

L'institution scolaire avait en effet connu, dès la fin du ^x^e siècle, des transformations dont on connaît aujourd'hui relativement bien l'histoire, au moins dans ses grandes lignes. Les écoles monastiques, qui avaient joué un rôle si important durant tout le haut Moyen Age, tendaient à disparaître. Les ordres anciens fermaient peu à peu celles qu'ils avaient longtemps dirigées et les ordres nouveaux se refusaient le plus souvent à en ouvrir. Les écoles cathédrales et les écoles urbaines, en revanche, celles surtout qui réussissaient à attirer et à retenir des maîtres de renom, voyaient les étudiants accourir. Ce développement était accompagné d'un renouvellement des méthodes d'enseignement qui affectait toutes les disciplines, depuis la grammaire et les arts libéraux, jusqu'à celle à laquelle on devait donner bientôt le nom de théologie. Au début du ^{xiii}^e siècle, il est vrai, ce mot ne revêtait pas encore la signification qu'on devait lui donner plus tard et qui n'apparaîtra que vers les années 1120, avec la publication des premiers ouvrages d'Abélard. Les maîtres à qui incombait la charge d'enseigner la *doctrina sacra* recouraient toujours à un vocabulaire ancien que le nouveau ne ferait que lentement disparaître. La science sacrée était pour eux la *pagina sacra*. Cette expression rappelait à tous ceux qui auraient été tentés de l'oublier que l'Écriture était au cœur même de tout enseignement se rapportant aux mystères de la foi et que la théologie prenait là sa source. Cette permanence du vocabulaire traditionnel ne doit pourtant pas faire illusion. Les changements qui s'accomplissaient au sein des écoles avaient, entre autres conséquences, celle de modifier progressivement les méthodes de lecture et d'interprétation de l'Écriture auxquelles les maîtres avaient été longtemps attachés mais qui ne leur suffisaient plus. Ces modifications étaient d'ailleurs si profondes, elles étaient si étroitement liées à une transformation des structures mentales et des assises culturelles sur lesquelles l'étude des sciences sacrées avait été traditionnellement fondée, que c'était la relation même des maîtres ou des étudiants avec l'Écriture qui en était affectée.

Pour comprendre la nature du changement qui s'amorce alors, il faut se souvenir de ce qu'était la Bible, pour un lecteur du ^x^e siècle ou du début du ^{xiii}^e. Rappelons d'abord que le mot *Biblia* n'apparaît guère dans la langue médiévale. Le Moyen Age n'a connu que le mot grec, employé au neutre pluriel, *ta biblia*, que retiennent encore nos vieilles concordances imprimées pourtant après la Renaissance : *Bibliorum sacrorum concordantiae*. Le féminin singulier *biblia*, ou *biblia sacra*, n'est venu que tardivement et n'a d'abord été utilisé que rarement. Il a l'inconvénient de conférer une unité assez artificielle à un ensemble de livres composé